

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Découvrir le cœur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 307-310

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Découvrir le cœur

Après avoir visité l'Espagne, puis la Tunisie, nous sommes rentrés par la Grèce. Quelle découverte, que de merveilles ! Ce que les livres, sèchement, nous avaient appris, voilà que tout cela vibrait sous nos yeux, palpitant de vie. Comme ils sont pâles, nos ciels, après le bleu intense du Midi. Et ces vignes chargées de sève, et ce langage plein de soleil... Au retour d'un voyage, la conversation va bon train, la joie se lit sur tous les visages. Déjà on parle pour l'an prochain d'une tournée dans les pays nordiques, ou l'Orient.

Il faut le reconnaître, les voyages modernes ont de très réels avantages : ouverture d'esprit, sens de l'entraide, et ce sentiment d'appartenir à l'humanité tout entière.

L'enthousiasme pourtant est chose fragile. Comme la flamme toujours prête à monter, mais que rabat le moindre souffle. Une fois reprise la vie quotidienne, la fascination des grands horizons est vite oubliée, les puissances de rêve semblent taries. On se sent las, vide, impuissant.

Illusion donc, ce qu'on avait découvert avec émerveillement ? Non, sans doute ; mais les vraies découvertes, les intuitions fécondes demandent, pour se réaliser, l'ascèse d'un effort persévérant et ingrat. On a parcouru les terres et les mers dans l'enchantement, sans se douter que ce qui vibrait si fort en nous, ce n'était guère plus, après tout, que le moi épidermique, superficiel, le moi dominé par les sensations et l'imagination. Notre être profond, lui, restait endormi.

C'est lui pourtant que le charme des horizons nouveaux, le dépaysement provoqué par les terres et les visages inconnus auraient dû éveiller. Le retour au réel de tous les jours est alors un test : il nous montre à quel niveau nous vivons. Mais il est aussi une invitation à mûrir, à assimiler, à intérioriser les richesses entrevues. A une époque où le monde entier nous devient familier, il est urgent de l'explorer selon une dimension inconnue, celle de la profondeur. Vient peut-être un temps où l'on

sera moins avide d'accumuler sensations et informations toujours nouvelles que de pénétrer les choses en leur profondeur essentielle : on se souciera de découvrir le réel en sa nudité originelle. Telle est bien la démarche des taoïstes chinois :

*« Sans franchir la porte, connaître le monde entier !
Sans regarder par la fenêtre, voir le Tao céleste !
Plus on va loin, moins on connaît. C'est pourquoi le Saint connaît sans bouger, identifie sans voir, accomplit sans faire. »* (Tao-tö-king)

Alors ce qui attirera plus que l'euphorie du mouvement ou la soif des exploits techniques, c'est le silence et la solitude.

Car sans silence — moins peut-être le silence extérieur que celui des pensées et de tout l'être —, la réalité ne se livre pas elle-même en sa densité, en sa plénitude. Seul un cœur unifié dans la paix et le silence est capable de percevoir l'intime de l'être. Notre cœur est comme un lac : s'il est agité, l'image du soleil se brise sur sa surface en facettes innombrables, difformes, incohérentes ; du lac, impossible alors de voir autre chose que cette surface grisâtre, tourmentée, décevante. Qu'il s'apaise, le soleil aussitôt tombe sur lui comme un globe de feu parfait, et sa lumière en le pénétrant laisse entrevoir des profondeurs d'émeraude insoupçonnées, comme un abîme de mystère.

Ainsi notre cœur. Si vite agité par les activités, les soucis, absorbé par des tâches sans fin, alléché par mille plaisirs fugaces, il est incapable d'entendre sourdre, en lui et autour de lui, le bruissement de l'existence et son mystère. Le silence et la paix nous révèlent ce mystère ; ils nous permettent d'être enfin totalement attentifs, de descendre et demeurer au fond de l'être ; et l'être qui se livre prend une étrange saveur.

Beaucoup (déchus par la société de consommation, par une technique qui nous déshumanise ; portés souvent vers le yoga ou le zen par un attrait que la mode seule ne suffit pas à expliquer) semblent redécouvrir ces valeurs de silence, d'intériorité, de contemplation. Seulement, qu'ils aillent jusqu'au bout de leur quête. Car au cœur des choses, enfin découvert, se cache l'Infini. Dans le va-et-vient de l'éphémère demeure une Présence immuable, celle de Dieu. C'est lui qui, par les innombrables attraites dont le monde est plein, nous invite à descendre dans l'intime des choses et de nous-mêmes. Il nous fait signe par tout : la fraîcheur d'une aube où s'éveillent les oiseaux, la paix d'un village blotti à l'ombre de la montagne, le fracas d'un orage, le sourire d'un être cher... L'univers entier est un livre que Dieu écrit dans l'espoir que nous saurons le déchiffrer, y reconnaître sa présence.

Il attend plus de nous. On peut s'éveiller à l'intime des choses ou de soi-même, y déceler même la trace du mystère divin sans se douter que par-delà cet abîme il est encore un autre abîme, inaccessible, celui-là : la profondeur même de Dieu. Dieu nous conduit comme par la main jusqu'à l'abîme créé pour que nous saisissions cette main, que nous nous laissions saisir et emporter par elle en sa profondeur propre, par-delà celle des choses et de nous-mêmes. Cette ultime profondeur, le Christ nous l'a manifestée en nous révélant les secrets du Père : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt 11, 27). L'Esprit-Saint — qui « scrute tout, jusqu'aux profondeurs divines » (1 Cor 2, 10) — nous la dévoile, si, attentifs à purifier notre cœur, nous répondons dans l'amour à son propre Don.

Là est la vraie sagesse, et tant qu'on ne s'élève pas jusqu'à elle, on ne comprend qu'à demi le christianisme. Sagesse ignorée des mondains aussi bien que des sages. Il y a deux manières en effet de se méprendre sur le sens véritable du message évangélique.

Les uns ne voient en lui qu'exhortation au dévouement altruiste, appel aux activités sociales, aux réformes de structures. Sensibles comme il se doit au second commandement de l'amour, ils en oublient le premier, celui de l'amour de Dieu avec la dimension d'intériorité et de contemplation qu'il implique.

Les autres sont avides, et avec combien de raison, d'intériorité et d'accomplissement spirituel ; ils ressentent avec acuité le vide et le désarroi où nous laisse une société asservie par la technique. Mais ils butent à la profondeur même des choses et d'eux-mêmes qui les fascine. Ils ne perçoivent pas que, au-delà, il est encore un autre abîme, l'abîme de Dieu, qui est Père, Fils et Esprit. Il leur reste à découvrir cet abîme qui les appelle, à s'immerger en lui dans la simplicité et la pauvreté de l'esprit, à se donner à lui dans l'amour. Il leur reste à s'ouvrir à l'Agapè, à la Communion trinitaire, et du même coup à se donner à tous leurs frères. Cette dimension de l'amour, la spiritualité orientale si l'on en croit du moins ses postulats explicites, ne la connaît pas, en dépit de tout ce qu'elle peut nous apporter.

Les uns et les autres ont donc besoin de conversion. Qu'ils s'engagent, à la suite du Christ, dans ce long cheminement de l'expérience chrétienne dont saint Augustin a si bien défini le mouvement : *extra-intra-supra*, c'est-à-dire « de l'extérieur à l'intérieur, puis de l'intérieur à ce qui est au-dessus ». En d'autres termes : passer des réalités extérieures et visibles à l'homme intérieur, puis s'élever au-dessus de soi jusqu'à Dieu.

L'attitude foncière qui leur est demandée, finalement, c'est l'humilité : humilité qui se laisse prendre dans les bras du Père, embrasser par sa Bonté. Humilité qui se laisse travailler par l'Esprit, feu consumant qui arrache à tout, qui brûle tout pour que la créature consente enfin à ne regarder que Dieu, à voir toutes choses en lui et pour lui. Cette humilité, qui coïncide avec le don total de soi à Dieu et aux autres, c'est l'Esprit-Saint en définitive qui l'opère en eux, lui qui est le Don à l'état pur.

Ce don de soi dans l'humilité leur donnera l'expérience contemplative de Dieu : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23). Bien plus, grâce à cette expérience, leur présence au monde et leur action imprégneront d'amour divin la société humaine, donneront aux hommes le sens de la communion fraternelle, reflet de l'Agapè trinitaire. A travers eux, l'Esprit-Saint édifiera le Corps du Christ, l'Eglise.

Jean-Bernard Simon-Vermot